

L'INCONSCIENT MACHINIQUE

FELIX GUATTARI

essais de schizo-analyse

INTRODUCTION: LOGOS OU MACHINES ABSTRAITES ?

L'inconscient a-t-il encore quelque chose à nous dire ? On lui a mis tellement de choses sur le dos qu'il paraît avoir pris le parti de se taire ! Pendant longtemps on a cru qu'il était possible d'interpréter ses messages. Toute une corporation de spécialistes s'est attelée à cette tâche ! Mais le résultat n'a guère été brillant ! Il semble bien qu'ils aient tout compris de travers ! L'inconscient parlerait-il une langue définitivement intraduisible ? C'est possible ! Il faudrait reprendre les choses par le début. D'abord qu'est-ce, au juste, que cet inconscient ? Un monde magique caché dans on ne sait quel repli du cerveau ? Un mini-cinéma intérieur, spécialisé dans le porno enfantin, ou dans la projection de plans fixes archétypiques ? Les nouveaux psychanalystes ont élaboré des modèles théoriques plus épurés et mieux aseptisés que les anciens ils nous proposent à présent un inconscient structural vide de tout l'ancien folklore freudien ou jungien, avec ses grilles interprétatives, ses stades psycho-sexuels, ses drames calqués sur l'antiquité... Selon eux, l'inconscient serait structuré comme un langage. Mais, cela va de soi, pas comme le langage de tous les jours ! Plutôt comme un langage mathématique. Par exemple, Jacques Lacan parle aujourd'hui couramment de « mathèmes » de l'inconscient...

On a l'inconscient qu'on mérite ! Et je dois avouer que celui des psychanalystes structuralistes me convient encore moins que celui des freudiens, des jungiens ou des reichiens ! L'inconscient, je le verrais plutôt comme quelque chose qui traînerait un peu partout autour de nous, aussi bien dans les gestes, les objets quotidiens, qu'à la télé, dans l'air du temps, et même, et peut-être surtout, dans les grands problèmes de l'heure. (Je pense, par exemple, à cette question du choix de société qui refait invariablement surface lors de chaque campagne électorale.) Donc un inconscient travaillant aussi bien à l'intérieur des individus, dans leur façon de percevoir le monde, de vivre leur corps, leur territoire, leur sexe, qu'à l'intérieur du couple, de la famine, de l'école, du quartier, des usines, des stades, des Universités... Autrement dit, pas un inconscient de spécialistes de l'inconscient, pas un inconscient cristallisé dans le passé, gélifié dans un discours institutionnalisé, mais au contraire, tourné vers l'avenir, un inconscient dont la trame ne serait autre que le possible lui-même, le possible à fleur de langage, mais aussi le possible à fleur de peau, à fleur de socius, à fleur de cosmos... Pourquoi lui coller cette étiquette d'inconscient machinique ? Simplement pour souligner qu'il est peuplé non seulement d'images et de mots, mais aussi de toutes les sortes de machinismes qui le conduisent à produire et à reproduire ces images et ces mots.

Nous sommes accoutumés à penser les faits matériels et sociaux en termes de généalogies, de résidus archéologiques, de progrès dialectiques, ou bien de décadence, de dégénérescence, d'entropie montante... Le temps va de l'avant, vers des jours meilleurs, ou bien il se précipite, à l'aveuglette, vers d'insondables catastrophes. A moins qu'il ne se mette à végéter indéfiniment. On peut contourner ces sortes de dilemmes en refusant toute extrapolation causaliste ou finaliste et en limitant strictement l'objet de ses recherches à des relations structurales ou à des équilibres systémiques. Mais de quelque façon que l'on s'y prenne, le passé reste lourd, refroidi, et le futur largement hypothéqué par un présent noué de toutes parts. Penser le temps à rebrousse poil ; imaginer que ce qui est venu après puisse modifier ce qui était avant ; ou bien qu'un changement, au cur du passé, puisse transformer un état de chose actuel : quelle folie ! Un retour la pensée magique ! De la science-fiction ! Et pourtant...

Il ne me paraît nullement absurde de tenter l'exploration de telles interactions, que je qualifierais, elles aussi, de machiniques, sans spécifier, dans un premier temps, leur nature matérielle, et/ou sémiotique. Ni idée platonicienne transcendante, ni forme aristotélicienne adjacente à une matière a-morphe, ces interactions déterritorialisées, abstraites, ou, plus brièvement, ces *machines abstraites*, traversent divers niveaux de réalité, font et défont les stratifications. Elles ne s'accrochent pas à un temps unique, universel, mais à un *plan de consistance*, trans-spatial et trans-temporel, qui leur affecte un coefficient relatif d'existence. Dès lors, leur parution dans le réel ne prétend plus se donner d'un seul tenant : elle se négocie à partir de quanta de possibles. Les coordonnées d'existence, tout autant que les coordonnées spatio-temporelles et les coordonnées subjectives s'établissent à partir d'agencements en constante interaction et sans cesse engagés dans des processus de déterritorialisation et de singularisation qui ont pour effet de les décentrer les uns par rapport aux autres et de leur assigner des « territoires de rechange » dans des espaces de codage. Ainsi serai-je amené à opposer les territoires et les terroirs aux *territorialités machiniques*. A la différence de la logique des ensembles, une « machinique » des agencements ne reconnaîtra jamais que des identités et des trajectoires relatives.

Ce n'est qu'à l'échelle humaine « normale » — c'est-à-dire qui ne relève ni de la folie, ni de l'enfance, ni de l'art — que l'Être et le Temps paraîtront s'épaissir et s'empâter jusqu'à un point de non retour. À considérer les choses sous l'angle des temps machiniques et du plan de consistance, tout s'éclairera différemment : les causalités ne fonctionneront plus à sens unique et il ne nous sera plus permis d'affirmer que « tout est joué d'avance ».

À suivre René Thom¹, il semblerait même possible qu'on puisse « reprendre ses coups », puisque, selon cet auteur, les logos des espèces biologiques seraient capables d'opérer une sorte de « lissage du temps », aussi bien dans le sens du passé que dans le sens de l'avenir. C'est en raison de la définition de ces logos en tant que « figures de l'espace-

¹ René Thom, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Ed. 10/18, p. 218.

temps telles que leurs variations se conforment à un principe excluant les discontinuités et les angles », que les faits qui se rapportent à eux seraient en mesure d'influer sur leurs antécédents et leurs successeurs. Voilà bien, en somme, des machines devenues indépendantes de leurs manifestations immédiates et « lissant » un plan de consistance qui autorise toutes les traversées possibles ! Et, cependant, ces logos ne m'inspirent qu'une confiance relative. Je redoute qu'ils n'aient une irrésistible propension à s'échapper du monde physico-biologique pour rejoindre leur univers mathématique d'origine ! Ce qui m'inquiète particulièrement c'est qu'ils ne puissent être factorisés, comme l'explique René Thom, que de telle sorte que les plus abstraits soient rangés parmi les plus élémentaires et les plus concrets parmi les plus complexes. Ce simple fait me semble devoir les condamner à manquer définitivement leur accrochage au réel. La différence entre les logos de Thom et les machines abstraites, telles que je les conçois, tient à ce que les premiers sont uniquement porteurs d'abstraction, alors que les secondes véhiculent, de surcroît, des points de singularités « extraits » du cosmos et de l'histoire. Plutôt que de machines abstraites peut-être eut-il été préférable de parler « d'extraits mécaniques », de machines déterritorialisées et déterritorialisantes. Quoi qu'il en soit, je considère qu'elles ne devraient pas être assimilées à des entités attachées, une fois pour toutes, à un univers de formes et de formules générales. En conservant, malgré son ambiguïté cette expression de « machine abstraite » c'est l'idée même d'universaux abstraits que je me propose de contester. L'abstraction ne peut résulter que de machines et d'agencements d'énonciations concrets. Et comme il n'existe aucun agencement général surplombant l'ensemble de ceux-ci, à chaque fois que nous rencontrerons un énoncé universel, il sera nécessaire de déterminer la nature particulière de son agencement énonciateur, et d'analyser l'opération de pouvoir qui le conduit à prétendre à une telle universalité.

L'idéal d'ordre, de formalisation systématique de tous les modes d'expression, de contrôle des flux sémiologiques, de répression des lignes de fuite et des lignes de dissidence, qui règne dans la recherche universitaire et dans les domaines pratiques des sciences humaines, ne saurait jamais être totalement atteint. D'abord parce qu'il est l'enjeu de rapports de forces politiques et micro-politiques ; mais, peut-être plus fondamentalement, parce que, comme nous le verrons, les langues fuient de toute part et que la formalisation scientifique ne fait heureusement pas exception à cette règle. L'analyse dichotomique exhaustive, la réduction binariste, la « digitilisation » radicale de toute praxis sémiotique dont le modèle a été élaboré par la théorie de l'information paraît fonctionner aujourd'hui (en compagnie du behaviorisme et du pavlovisme, avec lesquels elle a d'ailleurs certaines affinités) comme une sorte d'instrument de contention dans le champ des sciences du langage et des sciences humaines. On considère qu'une telle méthode pourrait être, en droit, appliquée à n'importe quel type de fait social ! Et si, par un artifice quelconque, on parvient à la mettre en œuvre, on est alors convaincu d'avoir saisi l'essentiel du fait en question : on peut s'arrêter et passer à autre chose ! A moins qu'en poussant les choses à l'extrême, on en vienne à ne plus considérer n'importe quel événement qu'en terme de probabilité d'occurrence et, qu'au nom du

sacro saint second principe de la thermodynamique, on décrète que tout doit tendre vers un état d'équilibre, que n'importe quel trait de structure doit nécessairement évoluer vers une réduction des tensions et du désordre ²!

Quelques principes universels surplombant les contingences et les singularités ; juste de quoi probabiliser les événements sur un axe diachronique et les structuraliser sur un axe synchronique : c'est à quoi se réduit l'ambition des diverses écoles structuralistes ! En fait, je crois que ce genre d'opération se ramène toujours, en fin de compte, à « faire passer sous la table » les agencements socio-machiniques qui sont, en dernière instance, les seuls producteurs effectifs de rupture et d'innovation dans les domaines sémiotiques qui nous intéressent ici. Le hasard et la structure sont les deux plus grands ennemis de la liberté. Ils induisent le même idéal conservateur d'axiomatisation générale des sciences qui a envahi leur champ depuis la fin du XIX^e siècle. Et comme ils sont, de surcroît, devenus inséparables de la tradition philosophique d'un pur sujet de la connaissance, inaccessible aux transformatismes historiques, ils nous ramènent très vite au discours tâtilon et sclérosé de l'épistémologie. C'est toujours le même tour de passe-passe : à travers la promotion d'un ordre transcendant fondé sur le caractère prétendument universel des articulations signifiantes de certains énoncés — le Cogito, les lois mathématiques et scientifiques, etc. — on s'efforce de cautionner certains types de formations de pouvoirs, confortant, par la même occasion, le statut social et la sécurité imaginaire de ses notables et de ses scribes dans les domaines de l'idéologie et de la science.

Deux attitudes, deux politiques sont possibles à l'égard de la forme : une position formaliste qui part de formes transcendantes, universelles, coupées de l'histoire et qui viennent s'«incarner» dans des substances sémiologiques, et une position qui part de formations sociales et des agencements matériels pour en extraire (en abstraire), des composantes sémiotiques et des machines abstraites (telles que l'histoire humaine et cosmique les propose. Dans cette seconde voie, certaines conjonctions accidentelles entre les encodages « naturels » et des machines de signe s'affirmeront, « feront la loi », durant une période donnée. Il sera, cependant, impossible de les considérer indépendamment des agencements qui constituent le foyer de leur énonciation. Il ne s'agit pas, comme on pourrait être tenté de le dire, d'une ré-énonciation. Il n'existe, en

² A l'encontre d'une croyance très répandue, Jacques Tonnelat a établi que le second principe de la thermodynamique statistique n'impliquait aucun lien nécessaire entre l'augmentation de l'entropie et le désordre. La définition de l'entropie tient compte à la fois de la répartition dans l'espace des éléments de base considérés et de leurs niveaux d'énergie ; or une variation d'entropie peut ne concerner qu'une modification de ces derniers. En outre, la réalisation d'un état d'équilibre, loin de correspondre à la « mise en ordre » d'un système, implique au contraire qu'il soit plus désordonné possible et donc qu'il favorise l'apparition de situations locales *singulières*. L'apparition d'organes structures dans les êtres vivants, en conclut Jacques Tonnelat, n'est donc absolument pas en contradiction, avec le second principe de la thermodynamique. Jacques Tonnelat, *Thermodynamique et Biologie*, Maloine-Doin, 1978, et article dans *La Recherche*, n° 101, juin 1979

effet, ici, nulle méta-langue. L'agencement collectif d'énonciation parle « à même » les états de choses, les états de faits et les états subjectifs. Il n'y a pas, d'une part, un sujet qui parle dans « le vide » et, d'autre part, un objet qui serait parlé dans « le plein ». Le vide et le plein sont « machinés » par le même effet de déterritorialisation. Les connexions ne sont possibles qu'aux points où les choses de la « nature » et les choses du langage sont déterritorialisées et où des machinismes abstraits et des agencements concrets, datés, situés, rendent possible une connexion de leur déterritorialisation. Aussi les agencements ne sont-ils pas livrés au hasard ou à une axiomatique des universaux : la seule « loi » dont ils relèvent c'est un mouvement général de déterritorialisation. Il revient à l'agencement le plus déterritorialisé de résoudre l'impasse des systèmes antérieurs d'énonciation et de dénouer les stratifications des agencements machiniques qui leur correspondent. Une telle « loi » n'implique en rien un ordre pré-établi, une harmonie nécessaire, une systématique universelle !

René Thom, qui a su dénoncer avec humour « le rêve de la théorie de l'information », ou plutôt le rêve de ceux qui espèrent faire dépendre d'elle l'ensemble des systèmes formels, et des morpho-génèses³, n'a peut-être pas été au bout de son intuition. Ne prête-t-il pas lui-même le flanc à sa propre critique lorsqu'il se lance à la recherche d'un système d'algorithmes capable de rendre compte de *toutes* les mutations morpho-génétiques, de *toutes* les « catastrophes » pouvant affecter un agencement ?

Il considère, à juste titre, que des « logos abstraits », émigrant du monde physique et biologique, ne cessent « d'envahir » le monde cérébral. Mais il existe bien d'autres continents à partir desquels de telles « invasions » se développent, à commencer par le monde des agencements socio-économiques et celui des mass média ! Selon lui, toutes les interactions se ramènent, en dernière analyse, à des phénomènes de résonance formelle (page 200). Je partirai, au contraire, de l'idée que les agencements de flux et de codes sont premiers par rapport aux différenciations de forme et de structure, d'objet et de sujet, et que les phénomènes d'interaction formelle ne constituent qu'un cas particulier, qu'un cas limite, au sein des processus machiniques qui travaillent les agencements en deçà du couple substance-forme.

Les machines abstraites ne fonctionnent pas comme un système de codage qui viendrait se plaquer de « l'extérieur » sur les stratifications existantes. Dans le cadre du mouvement général de déterritorialisation que j'évoquais à l'instant, elles constituent une sorte de *matière du changement* — ce que j'appelle une « matière à option » — composée des cristaux de possible catalysant les connexions, les déstratifications et les reterritorialisations aussi bien du monde vivant que du monde inanimé. Elles marquent, en somme, le fait que la déterritorialisation, sous toutes ses formes, « précède » l'existence des strates et des territoires. N'étant pas « réalisables » dans un pur espace logique, mais uniquement à travers des manifestations machiniques contingentes, elles ne relèvent jamais d'une simple combinatoire ; elles impliquent toujours l'agencement

³ Cf. note de la page 99.

de composantes irréductibles à une description formelle. En « descendant » des champs pragmatiques aux agencements, des agencements aux composantes puis des composantes aux matières d'expression, nous verrons que nous ne passerons pas nécessairement du complexe au simple. Nous ne pourrons jamais établir de hiérarchie systémique définitive entre l'élémentaire et le composé. L'élémentaire peut toujours, dans certaines conditions, faire émerger des potentialités nouvelles, se mettre à proliférer et entraîner des remaniements au sein des agencements auxquels il est référé. Aussi, plutôt que de partir d'un niveau élémentaire qui risque de n'être qu'un leurre, l'analyse s'attachera-t-elle à ne jamais simplifier, à ne jamais réduire ce qu'il paraît préférable d'appeler un niveau moléculaire. Les molécules machiniques peuvent être porteuses des clefs d'encodage conduisant aux agencements les plus différenciés.

L'atteinte du « plus complexe » paraît même généralement dépendre de ce que ces machinismes moléculaires soient plus déterritorialisés, plus abstraits. S'il est vrai que les machines abstraites ne relèvent ni du couple phénoménologique : sujet-objet, ni du couple logique : ensemble sous-ensemble et échappent, par conséquent, au triangle sémiologique: dénotation-représentation-signification, comment concevoir alors la possibilité de dire quoi que ce soit à leur propos ? Que deviendra la représentation si plus aucun sujet n'est là pour la recueillir ? Autant de difficultés qui nous conduiront à remettre en question le statut même des modes de sémiotisation et de subjectivation. Les agencements ne connaissent pas — pas encore — les objets et les sujets : mais cela ne signifie pas que leurs composantes n'aient rien à faire avec quelque chose qui soit de l'ordre de la subjectivité et de la représentation ! Mais non sous la forme classique de sujets individués et d'énoncés détachés de leur contexte. D'autres procédés d'encodage et d'enseignement indépendants d'une deixis et d'une logique anthropocentrique, devront donc être mis à jour. L'universalité n'aura plus pour référence obligée le discours d'un sujet, s'incarnant dans une parole, un texte révélé, une loi divine ou scientifique.

Aux propositions logiques feront pendant des propositions machiniques. Les traits singuliers d'une matière non sémiologiquement formée pourront prétendre à l'universalité. Inversement, l'universalité d'un procédé de codage ou d'une redondance signifiante pourra « déchoir » dans la contingence. En conférant aux points de singularité qu'ils accrochent une puissance particulière de traversée des champs stratifiés, les signes-particules porteurs de quanta de possible ne les doteront pas pour autant de pouvoirs universels. En effet, les agencements qui incarnent les conjonctions singularité-machines abstraites demeurent susceptibles d'être défaits pour s'ouvrir à d'autres possibles et à d'autres contingences. La pensée universaliste recèle toujours une crainte révérencielle envers un ordre établi — religieux ou naturel. A l'inverse, celle des agencements et des machinismes moléculaires devrait conduire à la mise en rapport de pratiques de toute nature qui se situent dans la perspective de mutations et de transformations des ordres existants et à la démultiplication de leur puissance.

La linguistique et la sémiologie occupent une place privilégiée dans le champ des sciences humaines et des sciences sociales. Nombre de difficultés, que ces dernières sont incapables de résoudre, sont renvoyées aux linguistes et aux sémiologues, qui sont censés en connaître le fin mot. Bénéficiant d'un préjugé de mode, créditées d'un degré élevé de « scientificité », les théories linguistiques et sémiologiques servent fréquemment d'alibi à toutes sortes de faux-fuyants. On s'y réfère comme à des dogmes, comme de saintes écritures. Plusieurs générations de psychanalystes ont ainsi débité une quantité incroyable de « signifiant » saussurien, sans aucun recul critique, et même, pour la plupart d'entre eux, sans trop savoir de quoi ils parlaient ! Sur un point essentiel, l'attitude des linguistes et des sémiologues m'a paru coïncider parfaitement avec celle des psychanalystes tous sont d'accord pour éviter quelque débordement que ce soit de leur problématique respective sur les domaines politiques, sociaux, économiques, technologiques concrets qui leur sont attenants. Les réflexions et les suggestions que je consacre, en début de ce livre, à des questions de linguistique et de sémiotique seront principalement centrées sur la mise en cause de cette problématique commune.

Dans ces essais seront successivement abordées⁴ :

- des questions d'ordre linguistique et sémiotique dont l'examen m'a paru constituer un préalable essentiel à toute révision de la théorie de l'inconscient et en particulier la façon dont le problème de la pragmatique se trouve aujourd'hui posé ;
- des questions relatives aux agencements d'énonciation et aux champs pragmatiques considérés sous l'angle des phénomènes inconscients dans le champ social ;
- deux catégories fondamentales de redondances de l'inconscient machinique : les traits de visagéité et les ritournelles ;
- les bases sur lesquelles pourrait s'édifier une pragmatique schizo-analytique, non réductrices à l'égard des problèmes politiques et micro-politiques ;
- en annexe, une « généalogie machinique » de l'ensemble des entités sémiotiques mise en avant tout au long de ce travail et qui me paraissent en mesure de fonctionner dans le cadre d'une pragmatique qui ne serait plus du ressort exclusif de la linguistique et de la sémiotique⁵.

Un second essai sera consacré à la trajectoire des traits de visagéité et des ritournelles dans l'oeuvre de Marcel Proust.

⁴ Bien que je les aie rédigés seul, ces essais sont inséparables du travail que Gilles Deleuze et moi-même menons ensemble, depuis des années. C'est la raison pour laquelle, lorsque je serai amené à parler à la première personne, ce sera indifféremment à celle du singulier ou du pluriel. Qu'on n'y voie surtout pas une affaire de paternité relative aux idées qui sont ici avancées ! Tout est question, là aussi, « d'agencement collectif ». Cf. notre livre en collaboration : « Mille plateaux », à paraître aux Editions de Minuit.

⁵ Cette annexe, qui se présente comme une axiomatique (ou plutôt, une « machinique »), constitue, en fait, l'élément central de cet essai et, à ce titre, le lecteur devrait s'y référer constamment.

Afin d'aider le lecteur à situer un certain nombre de problèmes — et aussi de termes — qui reviendront constamment au cours de cet exposé, mais qui seront abordés sous des angles partiels, je présente ici une sorte de glossaire synthétique de quelques conclusions essentielles.

Au modèle de l'arbre syntagmatique, une pragmatique analytique et une schizo-analyse opposeront quelque chose qui n'est pas un modèle et qu'on appellera « rhizome » (ou « treillis »).

Il sera défini par les caractères suivants :

— au contraire des arbres chomskyens, qui commencent à un point S et procèdent par dichotomie, les rhizomes pourront connecter un point quelconque à un autre point quelconque ;

— chaque trait du rhizome ne renverra pas nécessairement à un trait linguistique. Des chaînons sémiotiques de toute nature s'y trouveront connectés aux modes d'encodage les plus divers : chaînons biologiques, chaînons politiques, économiques, etc..., mettant en jeu non seulement tous les régimes de signes, mais aussi tous les statuts de non-signes ;

— les relations existant entre les niveaux de segmentarité, au sein de chaque strate sémiotique, seront à différencier des relations interstratigiques, et opéreront à partir de lignes de fuite de déterritorialisation;

— dans ces conditions, une pragmatique des rhizomes renoncera à toute idée de structure profonde ; l'inconscient machinique, à la différence de l'inconscient psychanalytique, n'est pas un inconscient représentatif, cristallisé en complexes codifiés et répartis sur un axe génétique ; il est à construire à la manière d'une carte⁶;

— la carte, comme dernier caractère du rhizome, sera démontable, connectable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Au sein d'un rhizome, pourront exister des structures d'arbres. Inversement, la branche d'un arbre pourra se mettre à bourgeonner sous forme de rhizome.

On classera les composantes pragmatiques en deux catégories :

I — *Les composantes interprétatives*, que l'on appellera indifféremment: transformations génériques ou génératives et qui impliquent le primat des sémiologies de résonance et de signification sur les sémiotiques non interprétatives.

Elles seront divisées elles-mêmes en deux types généraux de transformations :

— les transformations *analogiques* relevant, par exemple, des sémiologies iconiques,

— les transformations *signifiantes* relevant des sémiologies linguistiques.

Chacun de ces types de composante ne pourra occuper une position dominante que dans le cadre d'un mode particulier de subjectivation des contenus et de formation de pouvoir : agencements territorialisés ou reterritorialisés de l'énonciation pour les transformations

⁶ Nous préciserons au cours de cet essai, en quoi la schizoanalyse peut être considérée comme un cas de figure d'une telle pragmatique analytique.

analogiques, agencements individués de l'énonciation et subjectivité capitalistique pour les transformations signifiantes.

II — *Les composantes non interprétatives*, que l'on appellera d'une façon plus générale : composantes transformationnelles, du fait que les composantes précédentes de résonance formelle n'en constituent, comme je l'ai déjà mentionné, qu'un cas particulier, un cas limite. Elles seront également divisées, en deux types généraux de transformations

— les transformations *symboliques*, relevant de sémiotiques intensives (au niveau perceptif, gestuel, mimique, etc..., mais aussi aux divers niveaux verbal et scriptural qui échappent aux redondances analogiques) ;

— les transformations *diagrammatiques*, relevant des sémiotiques a-signifiantes, qui procèdent par une déterritorialisation portant conjointement sur le formalisme du contenu et sur celui de l'expression, et par la mise en jeu de machines abstraites mutantes (système de signes-particules et quanta de possible travaillant à la fois dans le registre des réalités matérielles et des réalités sémiotiques).

Au niveau des *coordonnées d'efficacité* sémiotique, on distinguera deux modes de *redondance* :

— les redondances de *résonance*, correspondant aux composantes sémiologiques de subjectivation et de consciencialisations (visageité, « ritoumelles », etc...)

— les redondances machiniques ou *d'interaction*, correspondant aux composantes diagrammatiques a-signifiantes (sémiotiques ou non).

Au niveau des *coordonnées existentielles*, on distinguera trois niveaux de *consistance* :

— la consistance *moléculaire* des strates, des significations et des réalités telle que la phénoménologie dominante — ou dominée — nous la propose (objets complets, sujets individués, etc...)

— la consistance *moléculaire* qui exprime le degré de manifestation, le degré d'incarnation machinique réelle d'un agencement (mais à ce niveau on ne peut distinguer les agencements ni des champs, ni des composantes) ;

— la consistance *abstraite* qui spécifie le degré de possibilité « théorique » des deux précédentes consistances.

Le croisement de ces deux systèmes de coordonnées aboutit à six types de champs de résonance et de champs d'interaction : cf. tableau page 49.

Remarques :

1. — A l'évidence je n'emploie pas ici les expressions de «composante générative » et de « composante transformationnelle » dans le même sens que les chomskyens ! Selon ces derniers, la capacité générative d'un système relève d'une axiomatique logico-mathématique, alors que je considère que les contraintes génératives (d'une langue ou d'un dialecte) sont toujours intrinsèquement liées à l'existence d'une formation de pouvoir. Il en va de même avec la notion de transformation. Les chomskyens la

conçoivent sur un mode identique à celui des transformations algébriques ou géométriques (on dira, par exemple, des transformations d'une équation qu'elles modifient sa forme en conservant l'économie « profonde » des rapports en présence). J'utiliserai ce mot dans un sens qui pourrait être rapproché de celui qui, dans l'histoire des théories de l'évolution, a conduit à opposer le transformisme (ou le mutationisme) au fixisme. On verra, en fait, qu'il n'entre qu'une très faible part de dérision et de provocation dans cet emploi « abusif » des catégories chomskyennes dans la mesure où elles m'ont servi de guide à contrario.

2. — A l'encontre de la décision historique de l' « Association Internationale de Sémiotique », je propose, avec le même arbitraire, de maintenir une distinction (et même de la renforcer) entre

— la *sémiologie*, comme discipline trans-linguistique, qui examine les systèmes de signes en rapport avec les lois du langage (perspectives de Roland Barthes) ;

et

— la *sémiotique*, comme discipline qui se propose d'étudier les systèmes de signes selon une méthode qui ne dépend pas de la linguistique (perspective de Charles Sanders Peirce).